
ODÉON

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Jours de joie

d'**Arne Lygre**

mise en scène

Stéphane Braunschweig

Surtrages en anglais

vendredis 26 avril, 3 mai

Et aussi...

au Théâtre de l'Odéon 6°
jusqu'au 19 mai

Dom Juan

de Molière

mise en scène **Macha Makeïeff**

aux Ateliers Berthier 17°
du 24 mai au 15 juin

Oui

de **Thomas Bernhard**

conception **Claude Duparfait** et **Célie Pauthe**

mise en scène **Célie Pauthe**

au Théâtre de l'Odéon 6°
du 31 mai au 19 juin

Les Paravents

de **Jean Genet**

mise en scène **Arthur Nauzyciel**

Photos du spectacle : Simon Gosselin

Directeur de la publication : Stéphane Braunschweig
Responsable de la publication : Olivier Schnoring
Réalisation : Sarah Caussé
Contenu éditorial : Anne-Françoise Benhamou
Conception graphique : Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste : Solie Morin
Imprimerie : Média graphic

Licenses d'entrepreneur du spectacle
L-R-22-405 – L-R-22-415

Jours de joie

d'Arne Lygre

mise en scène et scénographie

Stéphane Braunschweig

reprise

20 avril – 5 mai 2024

Berthier 17°

durée 2h20

avec

Virginie Colemyn

une mère, une autre mère

Cécile Coustillac

une sœur, une autre sœur

Alexandre Pallu

un voisin, un ex-mari

Pierric Plathier

un moi (Aksle), un autre moi (David)

Lamya Regragui Muzio

une veuve, une orpheline de mère

Chloé Réjon

une ex-femme, une voisine

Grégoire Tachnakian

un autre orphelin de père,
un orphelin de mère

Jean-Philippe Vidal

un orphelin de père, un veuf

traduction française

Stéphane Braunschweig

Astrid Schenka

collaboration artistique

Anne-Françoise Benhamou

collaboration à la scénographie

Alexandre de Dardel

costumes

Thibault Van Craenenbroeck

lumière

Marion Hewlett

son

Xavier Jacquot

maquillages / coiffures

Émilie Vuez

assistante à la mise en scène

Clémentine Vignais

réalisation du décor

Atelier de construction de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

et l'équipe technique de

l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 16 septembre 2022
à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

production
Odéon-Théâtre de l'Europe

Jours de joie d'Arne Lygre
est publié à L'Arche éditeur

Un temps pour la joie

Entretien avec Stéphane Braunschweig

Anne-Françoise Benhamou – Depuis 2011, tu as régulièrement créé des pièces d’Arne Lygre en France. *Jours de joie* est ta cinquième mise en scène de son œuvre. Comment cette fidélité à un écrivain norvégien de ta génération s’est-elle nouée ?

Stéphane Braunschweig – Mon premier contact avec l’œuvre d’Arne Lygre remonte à la mise en scène d’*Homme sans but* par Claude Régy, dans une traduction de Terje Sinding, en 2007. La pièce m’avait beaucoup intéressé. En 2011, dans le cadre du “Groupe de lecteurs” de La Colline – théâtre national, dont j’étais alors le directeur, nous avons lu en tapuscrit plusieurs textes assez passionnants de Lygre, et longuement débattu à leur propos. Je suis alors entré en contact avec l’auteur. Il était en train d’écrire *Je disparaïs*, dont il m’a envoyé une version de travail traduite par lui en anglais. J’ai décidé de monter la pièce en grande salle avant même qu’il ne l’achève. La même année, j’ai choisi de mettre en scène à Düsseldorf, où j’avais été invité, *Tage Unter (Jours souterrains)*, une pièce plus ancienne, que Jacques Vincey venait de créer en France. Cette production allemande a ensuite été présentée, surtitrée, à La Colline. Ces deux spectacles ont été le point de départ, entre Arne et moi, d’un dialogue qui s’est développé jusqu’à aujourd’hui de façon de plus en plus étroite – d’autant plus qu’à partir de *Rien de moi*, que j’ai mis en scène en 2014 dans la petite salle de La Colline, je suis devenu aussi son traducteur, en collaboration avec Astrid Schenka. Lorsque je suis arrivé à l’Odéon, je voulais poursuivre ce compagnonnage artistique si important pour moi, cette aventure exceptionnelle, pour un metteur en scène, de la création d’une œuvre dramatique quasiment au fur et à mesure de son écriture. Nous avons présenté *Nous pour un moment* à Berthier en 2019 ; et nous avons créé à l’Odéon 6°, en septembre 2022, *Jours de joie*, la plus récente pièce de Lygre, qui a reçu à Oslo un accueil enthousiaste lors de sa création, dans une mise en scène de Johannes Holmen Dahl, en janvier 2022.

A.-F. B. – Qu’apporte cette fréquentation au long cours d’une écriture ?

S. B. – Une des choses qui m’intéressent beaucoup chez Lygre, et que je trouve très stimulante pour notre travail, c’est qu’il cherche à se déplacer à chaque nouvelle pièce, souvent en modifiant délibérément le principe formel

de son écriture, ses règles du jeu – ses textes ont toujours quelque chose de ludique. Mais la singularité de *Jours de joie* tient aussi à d’autres raisons. La pièce résulte d’une commande du Norske Teatret, à Oslo : pour la première fois, Lygre savait en l’écrivant qu’elle serait mise en scène sur un grand plateau.

La perspective d’une grande salle lui a permis de recourir à une distribution plus nombreuse. Jusque-là, il avait surtout écrit du théâtre de chambre, avec une majorité de scènes à deux ou trois personnages. Il n’y a guère que moi qui l’aie monté sur des grands plateaux. Car ce qui m’attache à cette œuvre est aussi qu’elle m’a toujours beaucoup inspiré sur le plan scénographique. Bien que ses pièces placent en leur centre l’intimité des relations, je ressentais le besoin de les situer dans des espaces plus grands, plus métaphoriques, que celui d’un théâtre de chambre.

A.-F. B. – *Jours de joie*, qui nous place en effet au cœur de relations familiales, conjugales, amoureuses, amicales, est une pièce beaucoup plus “chorale” que les précédentes. Elle met en scène seize personnages, joués par huit acteurs – chacun ayant deux rôles. De multiples façons, la pièce crée des résonances entre des personnages très différents, des harmoniques surprenantes entre des histoires au départ sans rapport…

S. B. – C’est une choralité paradoxale. Chacun est entièrement dans son univers, mais cela n’empêche pas que se produisent des points de rencontre. Et alors, tout à coup, même avec leur part de solitude, ces individus forment un monde, un paysage. Au point de départ il y a un lieu – un lieu calme, en extérieur, un peu à l’écart du monde, qui devient celui d’une rencontre improbable entre trois groupes de personnes qui ne se connaissent pas, mais vont se mettre à parler ensemble, de manière étrangement ouverte. À l’inverse, dans une seconde partie en intérieur, les huit nouveaux personnages qui apparaissent sont déjà liés par une histoire commune, même s’ils n’ont pas tous entre eux le même degré d’intimité. Là aussi la parole circule, mais avec peut-être plus de non-dits et de dénis que dans la première partie. Ce qui est passionnant, c’est la façon dont Lygre construit ces deux parties en miroir et organise un jeu d’échos thématiques entre elles, des phrases entières passant d’un personnage à l’autre, donnant cette impression toute tchekhovienne que ces voix sont poreuses les unes aux autres.

A.-F. B. – Même si ses pièces diffèrent formellement, même si elles tressent des multiplicités d’histoires, l’œuvre a aussi une très forte unité. Lygre a ses thèmes de prédilection, comment les décrirais-tu ?

S. B. – À travers ses personnages, son théâtre porte une inquiétude très contemporaine par rapport à la fragilité de la vie, à l’instabilité des existences, aux places qu’on peut trouver – ou perdre – dans la société, dans sa famille, dans un couple. Ce monde de la fluidité, de l’instabilité, avec toute l’angoisse qu’il peut provoquer, est son terrain privilégié. Pour nous y entraîner, il a souvent mis ses personnages dans des situations extrêmes : une noyade, un accident, un viol... Ces scénarios sombres surgissent en quelque sorte comme des radicalisations de nos angoisses courantes. Dans *Jours de joie*, il y a beaucoup moins de situations exacerbées, de personnages qui ont un grain de folie. Ce sont cette fois des gens plus normaux, qui vivent des événements relativement banals : une rupture de couple, un deuil compliqué au sein d’une famille recomposée, une mère qui réunit ses enfants adultes dont l’une vit éloignée de ses parents. Il y a tout de même une situation anormale, étrange, au milieu de la pièce : un personnage annonce à ses proches sa décision de “disparaître”. Il ne s’explique pas, et on ne sait pas ce qu’il veut faire, si cette disparition programmée est inquiétante ou pas. On pourrait penser qu’il va mourir, peut-être se suicider, mais il affirme le contraire, qu’en “coupant les liens” il veut en quelque sorte renaître. L’événement central de la pièce nous jette, ainsi que les autres personnages, dans une totale incertitude.

A.-F. B. – Cette ambivalence quant aux liens est un des leitmotiv du théâtre de Lygre. En 2006, lors de la création en France de *Maman et moi et les hommes* (1998), il déclarait à Tanguy Viel : “Quelquefois tout est possible dans la vie. Mais, dans cette pièce, c’est la crainte du changement, en un sens, qui empêche les personnages de s’en sortir, et quand ils s’en vont, c’est trop tard. La pièce est construite autour des forces de ces relations qui font tenir ces gens ensemble, les obligent à se tenir ensemble.” Les titres un peu énigmatiques de ses œuvres ultérieures expriment eux aussi cette ambivalence, cette inquiétude : *Je disparaïs, Rien de moi, Nous pour un moment...* Mais cette fois, le titre a une résonance bien plus positive. Comment l’entendre ?

S. B. – Ce titre que nous avons rendu en français par *Jours de joie* n’est pas la traduction exacte du norvégien. La formule de Lygre est difficile à traduire ; en anglais c’est *Time for Joy* – un temps pour la joie, du temps

pour la joie, ou quelque chose comme : que la joie arrive... Ce titre porte une sorte d’injonction : il est temps d’être joyeux. Même si Lygre a conçu le projet de cette pièce avant la pandémie de covid, il l’a terminée pendant... Elle est importante, dans un monde de plus en plus dur, cette question : comment être dans la joie ?

Bien sûr, quand on découvre un tel titre, et qu’on connaît l’œuvre de Lygre, on ne peut s’empêcher de penser que ça doit être un peu ironique. Mais pas seulement : c’est comme s’il s’était mis dans l’idée d’écrire une comédie. Il y a de la part des personnages quelque chose d’un peu volontaire, comme si l’on disait : aujourd’hui, on va vivre un moment de joie – ce qui peut tout de suite nous faire nous demander ce que ça cache... ! Dans cette pièce, tout le monde semble vouloir regarder le verre à moitié plein, et non le verre à moitié vide. Mais Lygre n’est pas complètement naïf, et derrière cette quête il y a aussi des gouffres qui peuvent s’ouvrir à tout moment.

A.-F. B. – Quand tu parles de comédie, il ne s’agit pas d’un genre, mais plutôt d’un point de vue sur le monde.

S. B. – Comme dans *Le Conte d’hiver* de Shakespeare, une pièce en deux versants, un tragique et un comique, la question est un peu de savoir si l’on met plutôt l’accent sur la pulsion de vie ou sur la pulsion de mort. *Jours de joie* questionne au fond notre aptitude au bonheur. Certains personnages se situent, sans forcément y parvenir d’ailleurs, du côté de la vie, face à d’autres qui sont animés par une certaine destructivité. Mais celle-ci n’est pas non plus toute négative : ce personnage qui disparaît, c’est sans doute qu’il n’est pas bien où il est, mais cette force de destruction peut aussi le ramener dans la vie, ramener de la vie. Ce qui importe dans cette disparition, c’est l’acte qu’elle pose, les conséquences de cet acte sur les autres, et non l’enquête rétrospective sur ses motivations. Même dans les pièces antérieures, plus sombres, parfois pleines de situations tragiques ou mélodramatiques, j’ai toujours eu la sensation d’une énergie positive dans l’écriture de Lygre. Une positivité qui me paraît liée à sa croyance très forte dans le pouvoir du langage, dans la capacité des mots à créer la réalité, et à la modifier : je trouve qu’il y a là quelque chose d’encourageant. Regarder sur la scène ces gens qui se parlent vraiment, qui communiquent assez profondément, c’est une joie – une vraie joie de théâtre !

Ruptures

Les ruptures sont nôtres, qu'on les décide ou qu'on les subisse. Rompre avec sa famille, ses amis, son amant, son milieu, changer de métier, de pays, de langue ; les ruptures nous construisent peut-être plus encore que les liens. Notre définition est tout autant dans nos bifurcations que dans nos lignes droites, autant dans les sorties de route, les accrocs au contrat que dans le contrat lui-même.

Claire Marin, *Rupture(s)*, Éditions de l'Observatoire, 2019

Ce bonheur qui se cache

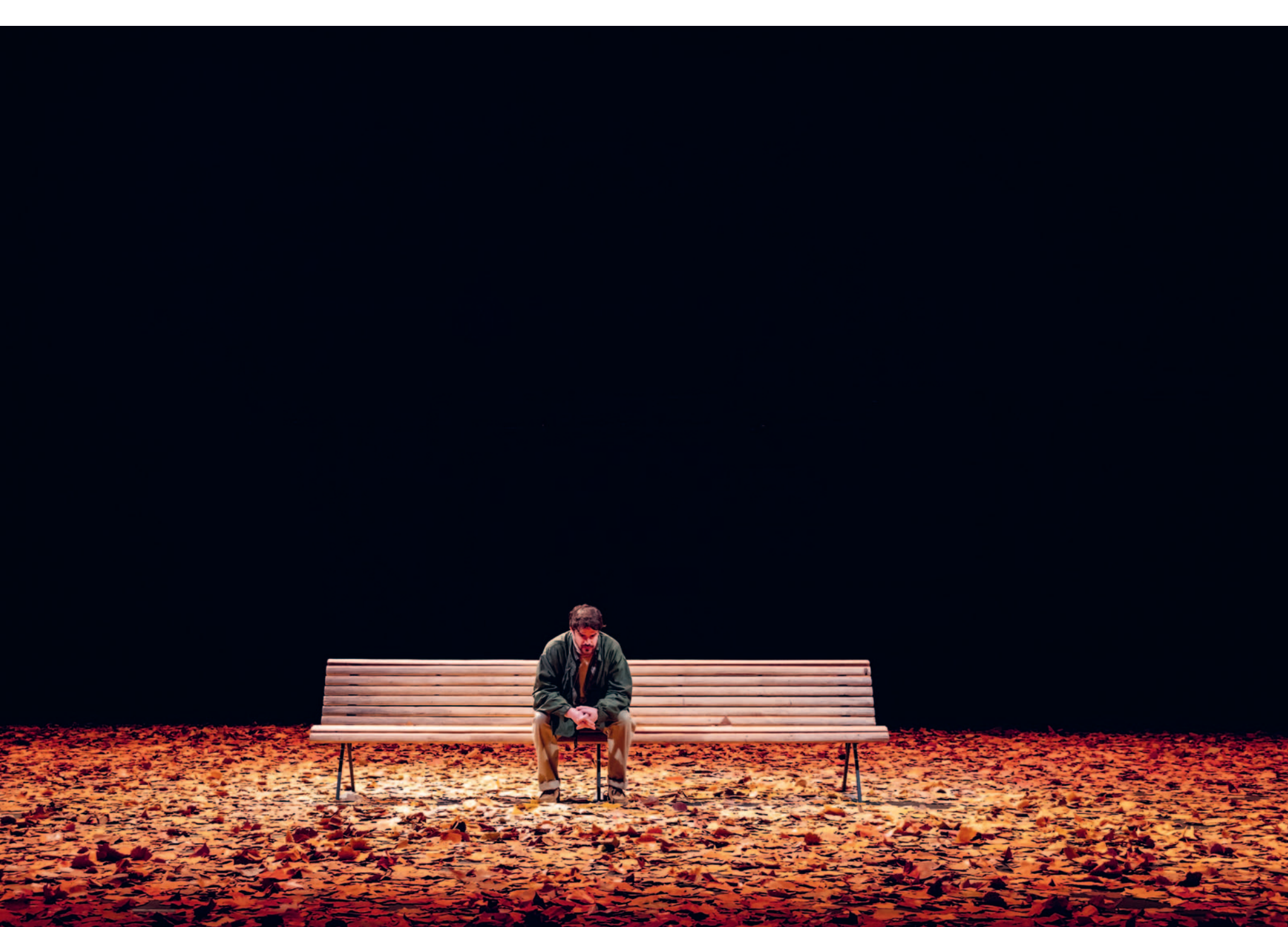
Aujourd'hui, quand j'entends des gens clamer haut et fort qu'ils ont changé de vie, je ne peux m'empêcher de rire. Parce que je n'y crois pas, à ces métamorphoses. Ce qui paraît changer, c'est le tracé que prend votre chemin. C'est sa couleur. C'est la femme avec qui vous prenez votre petit déjeuner un jour, puis plus le lendemain. C'est l'enfant que vous attendez de cet homme qui soudain part et ne revient plus. C'est la nouvelle maison que vous occupez. C'est votre peau qui se tanne comme un fruit blet au fil des ans. Mais dans le fond, rien ne change. Il n'y a pas de destin, sauf celui de demeurer qui vous avez à être. Je le dis plus clairement encore, si c'est possible : quoi que vous fassiez, quoi que vous perdiez, quoi que vous acquériez, vous restez avec vos fantômes. Avec vos peurs couleur corbeau. Avec vos manques venus de l'enfance. Est-ce que c'est triste ? Non. Car vous restez aussi avec votre joie. Dans ce bonheur qui se cache, mais qui est le vôtre depuis toujours. Ce bonheur, même si on savait bien qu'il ne serait pas entier, on décida de le retrouver. On en avait ras-le-bol d'attendre du ciel qu'il se déchire. Alors, on déplaça notre joie où elle aurait sa place. Où il fallait qu'elle soit. Où elle pourrait grandir. Croyez-moi, c'est à peu près la seule chose que vous puissiez faire de votre vie. Cultivez votre joie. Le reste n'a aucune importance.

Antoine Wauters, *Pense aux pierres sous tes pas*, Verdier, 2018



Virginie Colemyn, Cécile Coustillac









Dans mon écriture, l'ombre et la lumière sont imbriquées

Arne Lygre

Espoir

Quand je commence une pièce, je me lance librement dans l'écriture sans idée préconçue de ce qui va arriver à mes personnages. Je n'écris pas sur les événements de ma propre vie. Je crée des fictions et je travaille la langue lentement, de façon intuitive, en guettant l'émergence de quelque chose d'important.

Dans *Jours de joie*, c'est la notion d'espoir qui m'a intéressé. Le premier échange de la pièce met en scène une mère et sa fille. Elles se sont donné rendez-vous sur un banc près d'une rivière. La mère est tombée sous le charme de cet endroit, et s'y rend souvent. La fille habite à l'étranger. Elles ont de bonnes intentions et éprouvent, au fond, de l'amour l'une pour l'autre, mais ne réussissent pas vraiment à l'exprimer, et sont aux prises avec des tensions. Je pense malgré tout qu'elles sont sincères quand elles disent "c'est un jour de joie aujourd'hui".

Langage

Peut-on faire confiance au langage ? Parfois oui, parfois non. Son statut est souvent ambigu dans mes textes, où l'ombre et la lumière sont imbriquées l'une dans l'autre. L'humanité dispose d'un pouvoir extraordinaire avec le langage. C'est mon outil de travail en tant que dramaturge. Il nous permet de préciser et clarifier les choses. Mais nous l'utilisons aussi pour dissimuler des faits, voire pour mentir. Le langage est fragile.

Dans la pièce, le personnage de la fille a un frère jumeau, "Un moi". Il rejoint sa mère et sa sœur sur ce banc à côté de la rivière. Il y a un cimetière à proximité. Il leur dit : "Je veux disparaître." Il veut quitter la vie qu'il a construite et souhaite que ni sa mère, ni sa sœur, ni même son compagnon ne le cherchent. Mais elles ne se fient pas totalement à ses paroles. Que dit-il vraiment ? Faut-il le croire ? Respecter son propos ?

Variations sur le thème de la joie

Dans *Jours de joie*, seize personnages sont joués par huit acteurs. Plusieurs se retrouvent autour du fameux banc. Au fil de la pièce, on évolue vers un

autre espace. Aucun des personnages ne fait la totalité du chemin avec nous, ils se succèdent. Chacun a son parcours et une raison qui lui appartient pour déclarer : “Le temps est à la joie.”

La pièce est un récit collectif, une variation sur le thème de la joie. Nombre de situations interrogent notre interdépendance, l’attachement ou le manque d’attachement à l’autre que l’on éprouve. Dans la seconde partie, on croise “Un autre moi” et sa mère. Elle arrive de loin en urgence, pour retrouver son fils, elle s’impose pratiquement à lui. Elle vient de découvrir l’infidélité de son mari. Quand ils invoquent la joie, c’est comme une tentative pour la faire surgir de force. C’est la tragédie des relations brisées. La pièce parle aussi du pardon. J’ai entendu dire que tout pardonner était un préalable à de bonnes relations. J’ai été choqué quand un collègue plus âgé m’a dit ça, un jour, mais finalement c’est peut-être vrai.

Devenir soi-même

Il existe un fil conducteur thématique dans ce que j’écris : le sentiment d’avoir un moi, de devenir soi-même. J’écris sur la formation de l’identité : les décalages et les changements qu’elle peut traverser. Je m’intéresse à la fragilité des rapports interhumains et aux influences réciproques entre les autres et nous.

Écrire pour le théâtre

Ce qu’il y a de fascinant quand on écrit pour le théâtre, c’est la manière dont la matière se transforme. D’abord, il s’agit d’un texte littéraire. Puis, un metteur en scène prend la relève, créant ainsi une nouvelle œuvre artistique. Mes pièces sont plus vivantes que ma prose. Mes deux romans et mon recueil de nouvelles commencent à prendre la poussière. Il y a tellement plus de jeu dans le théâtre. Un sentiment devient une pensée, qui devient une parole prononcée. Les mots ont un pouvoir. Mais nous ne sommes pas toujours doués pour mettre des mots sur les situations que nous vivons. Cela laisse la place à beaucoup d’autres actions, d’où le caractère passionnant du théâtre.

Extraits d’un entretien entre Arne Lygre et Finn Skårderud, “Sommes-nous heureux aujourd’hui ?” pour le programme de *Tid for Glede (Jours de joie)* au Norske Teatret, Oslo, janvier 2022

Moi vers mes amis, moi vers mon propre cœur

J’allais de l’un à l’autre offrant ma douleur – non, pas ma douleur, mais la nature incompréhensible de ce qui est notre vie – pour qu’ils l’examinent. Certains vont vers les prêtres ; d’autres vers la poésie ; moi vers mes amis, moi vers mon propre cœur, moi je vais chercher dans des belles phrases et des fragments quelque chose d’intact – moi qui ne trouve pas assez de beauté dans la lune ou dans un arbre ; pour qui le contact d’une personne avec une autre est tout, mais qui suis incapable de saisir même cela, moi si imparfait, si faible, si indigne de seul. Je demeurai assis-là.

Virginia Woolf, *Les Vagues*, traduction de Marguerite Yourcenar, Le Livre de Poche, 1982

Il n’y a pas de vrai moi

ELLE. Nous sommes seuls jusqu’à ce que nous choissions de ne plus l’être.
UN AUTRE INCONNU. Ce n’est pas vrai.
ELLE. Pour moi ça a été vrai.
UN AUTRE INCONNU. Vraiment ?
ELLE. Je peux si facilement m’éloigner. Disparaître. Je ne peux pas l’accepter.
Il faut que je me batte contre moi. Et j’y arrive.
UN AUTRE INCONNU. Même contre toi ?
ELLE. Il n’y a pas de vrai moi. Ou peut-être que si, mais ce n’est pas ce que je veux.
UN AUTRE INCONNU. Ce n’est pas épuisant ? Sans cesse te battre contre toi-même ?
ELLE. Il n’y a pas de toi-même.
UN AUTRE INCONNU. Que veux-tu dire ?
ELLE. Toi-même, ça n’est que ce que ton entourage te renvoie.

Arne Lygre, *Moi proche*, traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L’Arche éditeur, 2019

Disparaître de soi

Dans une société où s'imposent la flexibilité, l'urgence, la vitesse, la concurrence, l'efficacité, etc., être soi ne coule plus de source dans la mesure où il faut à tout instant se mettre au monde, s'ajuster aux circonstances, assumer son autonomie, rester à la hauteur. [...] La tâche d'être un individu est ardue, surtout s'il s'agit justement de devenir soi.

Beaucoup se reconnaissent dans cet univers sans cesse en mouvement [...], ils disposent des ressources intérieures pour rester dans la course ou rebondir. [...] Cependant, dans ce contexte, la relâche de l'effort d'être soi est parfois une tentation. Mais elle se fait sous une forme délibérée, heureuse, par exemple à travers l'engagement régulier dans une activité physique ou sportive, un loisir, des voyages, une vie nocturne différente des apparences données dans la vie courante, une retraite dans un monastère... [...]

Au fil de ce livre, j'appellerai blancheur cet état d'absence à soi plus ou moins prononcé, le fait de prendre congé de soi sous une forme ou sous une autre à cause de la difficulté ou de la pénibilité d'être soi. [...] Recherche d'une relation amortie aux autres, elle est une résistance aux impératifs de se construire une identité dans le contexte de l'individualisme démocratique de nos sociétés. Entre le lien social et le néant, elle dessine un territoire intermédiaire, une manière de faire le mort pour un moment. Parfois, la dépression, le *burn out*, l'effondrement du lien significatif aux autres et à sa propre vie brisent tout narcissisme, et l'individu échoue à s'agripper à son corps et lâche douloureusement prise. [...]

La blancheur touche un homme ou une femme ordinaire arrivant au bout de ses ressources pour continuer à assumer son personnage, il est las, et hors des mouvements du lien social, mais il le sait, et un jour ou l'autre il peut rentrer dans son ancienne peau ou accéder à une nouvelle après ce moment de disparition dont il a eu besoin pour continuer à vivre. [...] Une telle expérience demeure sous contrôle. Mais elle devient parfois un état durable qui s'impose à lui quand il lâche prise et s'abandonne à la pesanteur des événements sans plus vouloir agir à leur rencontre. [...]

À l'hypervigilance requise pour continuer à exercer son autonomie, il adopte le degré *a minima* de la conscience. Il ne souhaite plus communiquer, ni échanger, ni se projeter dans le temps, ni même participer au présent, il est sans désir, il n'a rien à dire. Il préfère voir le monde d'une autre rive.

David Le Breton, *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*, Éditions Métailié, 2015

On est né de trop de Mères

J'ai vécu contre mon père (et contre ma mère et contre mon grand-père, ma grand-mère, mes arrière-grands-parents) ; faute de les connaître, je n'ai pu lutter contre de plus lointains aïeux. [...]

On est né de trop de Mères. – [...] Et puis les idées des autres, des contemporains, partout téléphonées dans l'espace, et les amis, les tentatives à imiter ou à "être contre".

J'aurais pourtant voulu être un bon chef de laboratoire, et passer pour avoir bien géré mon "moi".

En lambeaux, dispersé, je me défendais et toujours il n'y avait pas de chef de tendances ou je le destituais aussitôt. Il m'agace tout de suite. Était-ce lui qui m'abandonnait ? Était-ce moi qui *le* laissais ? Était-ce moi qui *me* retenais ? [...]

MOI se fait de tout. Une flexion dans une phrase, est-ce un autre moi qui tente d'apparaître ? Si le OUI est mien, le NON est-il un deuxième moi ? Moi n'est jamais que provisoire [...] et gros d'un nouveau personnage, qu'un accident, une émotion, un coup sur le crâne libérera à l'exclusion du précédent et, à l'étonnement général, souvent instantanément formé. Il était donc déjà tout constitué.

On n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir. [...]

Dans une double, triple, quintuple vie, on serait plus à l'aise, moins rongé et paralysé de subconscient hostile au conscient (hostilité des autres "moi" spoliés).

La plus grande fatigue de la journée et d'une vie serait due à l'effort, à la tension nécessaire pour garder un même moi à travers les tentations continuelles de le changer.

On veut trop être quelqu'un.

Il n'est pas un moi. *Il n'est pas dix moi. Il n'est pas de moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre.* (Une entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes.) Une moyenne de "moi", un mouvement de foule. Au nom de beaucoup je signe ce livre.

Mais l'ai-je voulu ? Le voulions-nous ?

Henri Michaux, Postface de *Plume*, in *Plume* suivi de *Lointain intérieur*, nouvelle édition, Gallimard, 1963

Arne Lygre en France

Dramaturge et romancier, Arne Lygre est l'auteur d'une douzaine de pièces traduites dans une vingtaine de langues. Son œuvre a été récompensée en Norvège par de nombreux prix.

Né à Bergen en 1968, d'abord attiré par le métier d'acteur, il commence à écrire pour le théâtre à l'âge de vingt-cinq ans. *Maman et moi et les hommes*, créée à Stavanger en 1998, le fait connaître dans son pays. La pièce paraît en français dès 2000, dans une traduction de Terje Sinding – premier passeur de l'œuvre en France. Elle est créée en 2006 par François Chevallier. Mais c'est la mise en scène d'*Homme sans but* par Claude Régy, en 2007 aux Ateliers Berthier, dans une traduction de Terje Sinding, qui inscrit durablement l'auteur dans le paysage théâtral français. Le texte et le spectacle éveillent l'attention de plusieurs metteurs en scène, dont Jacques Vincey, qui créera *Jours souterrains*, et Jean-Philippe Vidal, qui reprendra *Maman et moi et les hommes*, l'un et l'autre en 2011. C'est également par *Homme sans but* que Stéphane Braunschweig rencontre l'écriture de Lygre.

Quelques années plus tard, alors qu'il dirige La Colline – théâtre national, il découvre plusieurs autres pièces de lui en tapuscrit au sein du "Groupe de lecteurs" du théâtre, où ces textes sont longuement discutés. Il décide de faire en grande salle la création mondiale de *Je disparaïs*, dans une traduction d'Éloi Recoing, en 2011, puis, en 2014, de présenter *Rien de moi*, qu'il co-traduit cette fois avec Astrid Schenka. Il signe aussi en 2011 la création allemande de *Jours souterrains (Tage Unter)*, à Düsseldorf et à Berlin.

À l'Odéon, il poursuit son compagnonnage artistique avec l'auteur, en mettant en scène *Nous pour un moment* en 2019, et *Jours de joie* en 2022.

Pièces traduites en français : *Maman et moi et les hommes* (1998), traduction de Terje Sinding, Les Solitaires Intempestifs, 2000 ; *L'Ombre d'un garçon* (2003), traduction d'Éloi Recoing, inédite ; *Homme sans but* (2005), traduction de Terje Sinding, L'Arche éditeur, 2007 ; *Jours souterrains* (2007), traduction de Terje Sinding, inédite ; *Puis le silence* (2008), traduction de Terje Sinding, inédite ; *Je disparaïs* (2011), traduction d'Éloi Recoing, L'Arche éditeur, 2011 ; *Rien de moi* (2013), traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2014 ; *Nous pour un moment*, suivi de *Moi proche* (2019), traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2019 ; *Jours de joie* (2021), traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022.

Soutenir le Théâtre de l'Odéon

Vous êtes un amoureux de théâtre et souhaitez soutenir l'Odéon-Théâtre de l'Europe dans ses grandes missions : création artistique, éducation, développement durable... ? Rejoignez les mécènes de l'Odéon qui, grâce à leur engagement, font rayonner le théâtre de demain auprès de tous les publics.

Particuliers

Devenez plus qu'un spectateur en rejoignant le Cercle de l'Odéon

Profitez de nombreux avantages selon votre niveau d'adhésion : facilités de billetterie, présentation de saison et réservations en avant-première, rencontres avec les artistes, dîners et soirées privilégiées...

Entreprises

Cultivez l'émotion auprès de vos collaborateurs et clients à l'Odéon

Orientez votre soutien vers un projet au plus proche de vos valeurs et bénéficiez de contreparties exclusives à l'Odéon.

Organisez vos événements dans le cadre unique et prestigieux du théâtre.

Rejoindre l'Odéon, c'est s'associer à l'histoire d'une institution culturelle et européenne de premier plan et promouvoir le meilleur de la création !

En vertu de la loi du 1^{er} août 2003 en faveur du mécénat, les dons versés à l'Odéon-Théâtre de l'Europe donnent droit à une déduction fiscale de 60 % du montant du don pour les entreprises et de 66 % du montant du don pour les particuliers.

Contact
L'équipe mécénat
01 44 85 41 12
cercles@theatre-odeon.fr

L'Odéon remercie les membres du Cercle et les entreprises mécènes pour leur engagement précieux en faveur du théâtre.






HERMÈS
PARIS

Faubourg très honoré